

Dr. Michael Harbin, La justice sociale pour les marginaux sociaux dans l'ancien Israël, Partie 3, Qu'est-ce que la justice sociale ?

© 2024 Michael Harbin et Ted Hildebrandt

Je suis le Dr Michael Harbin dans son enseignement sur la justice sociale pour les cas aberrants dans l'ancien Israël. C'est la partie 3 : Qu'est-ce que la justice sociale ?

Shalom, je suis Michael Harbin de l'Université Taylor, et nous étudions la justice sociale pour les cas aberrants dans l'ancien Israël.

Cette séance est la troisième partie et s'intéresse à la question suivante : qu'est-ce que la justice sociale ? Nous avons commencé cette étude en examinant la culture d'Israël à l'époque où Dieu a donné sa Torah, le Pentateuque et la terre à la nation d'Israël, dans ce que nous appelons l'âge du bronze tardif. Dans mon prochain commentaire sur le Lévitique, je conclus que Dieu a donné le contenu du livre à Moïse pour fournir à la nation nouvellement créée, la nation d'Israël, des lignes directrices sur la manière dont la nation devait s'unifier en tant que royaume de prêtres. En tant que tel, le livre est divisé en deux parties principales.

Les dix premiers chapitres donnent des directives pour que le culte collectif remplace le culte individuel et familial que les descendants d'Abraham avaient observé jusqu'à l'époque de l'Exode. La dernière partie du livre donne des directives sur la manière dont le peuple de Dieu devait vivre ensemble, formant ce que j'appelle le tissu social de la nation. En prévision de la terre que Dieu a promise à la nation, au Sinaï, Dieu a donné des préceptes qui, s'ils étaient suivis, produiraient un tissu social solide qui préserverait cette structure nationale et sociale dans les temps difficiles.

Aujourd'hui, nous pensons souvent à ces notions collectives comme à la justice sociale. Bien que ce terme ne soit pas utilisé dans l'Ancien Testament, les concepts y sont intégrés à la Torah ou à l'enseignement que Dieu a donné. Si nous examinons l'Ancien Testament, après l'échec national à Kadès-Barnéa et les 40 années d'errance dans le désert qui ont suivi, la nation s'est installée sur la terre que Dieu avait promise, un peu comme sur cette carte.

Selon Josué, les Israélites se sont installés dans plusieurs centaines d'endroits, généralement à plusieurs kilomètres les uns des autres, dans une culture où le principal moyen de transport était la marche à pied. La communication se faisait en face à face. Ainsi, la nation d'Israël, à l'époque des Juges et même au début du royaume, était en réalité un ensemble de plusieurs centaines de petites

communautés plutôt isolées socialement, liées en partie par une ascendance commune, mais surtout par l'expérience commune de l'événement de l'Exode, ce qui a donné lieu à un système de culte commun du seul vrai Dieu et à un enseignement commun sur la façon dont la société devait fonctionner.

Dans la première partie, nous avons étudié la manière dont une communauté peut être structurée et nous avons examiné certaines des normes sociales que cette structure produit au sein de la communauté. Notre objectif dans cette série de conférences est de tirer des principes de cette structure sociale qui pourraient ensuite être appliqués à la culture d'aujourd'hui comme lignes directrices pour la justice sociale. Mais lorsque j'ai commencé à étudier l'idée de justice sociale dans l'Ancien Testament il y a près de 15 ans, j'ai découvert qu'il existe un certain nombre de conceptions différentes de ce qu'est la justice sociale.

Il convient donc de clarifier ce que l'on entend par justice sociale. Selon Friedrich Hayek, le terme de justice sociale est un terme relativement moderne, apparemment traduit d'une expression italienne inventée par un prêtre italien, Luigi Taparelli d'Azeglio, en 1840. Michael Novak est d'accord avec cette évaluation, et tous deux conviennent que le terme était vaguement défini.

Dans une conférence donnée en 2009, Novak a cité cinq utilisations différentes de cette expression dans le langage courant. L'idée initiale était de retrouver le sens général de la justice chez Aristote sous une forme contemporaine. En examinant les éléments individuels que Novak a retenus, il les définit comme suit.

L'une d'entre elles est la répartition. C'est une vision plutôt générique qui apparaît dans le dictionnaire, où la justice sociale est définie comme la répartition des avantages et des inconvénients dans la société. Novak s'oppose à l'ajout de ce terme au terme de répartition, car il semble ajouter une force extra-humaine, la main visible, pour ainsi dire, qui effectue la répartition. En termes d'instauration de la justice sociale, celle-ci est généralement considérée comme une puissante agence humaine, généralement le gouvernement.

L'égalité. Cela répond à l'idée d'avantages et d'inconvénients. Cette vision part du principe que l'égalité est une bonne chose et qu'elle doit être appliquée. Novak poursuit en faisant remarquer que cette vision déforme en fait l'idée d'égalité, la séparant de la justice, de l'équité ou de l'équité à parts égales. C'est essentiellement l'image que nous avons lorsque des enfants se disputent pour savoir qui a le plus gros morceau de gâteau alors que l'un a cinq ans et peu d'appétit tandis que son frère est un adolescent joueur de football.

Novak soutient que ce qui est équitable, ce n'est pas ce qui est proportionnel aux efforts des autres, mais le bien commun. L'idée de bien commun est un terme qui

remonte à Aristote et qui semble valable, mais Novak observe que le problème est de savoir qui décide de ce qu'est le bien commun.

Dans les petites communautés, généralement dans le monde antique, c'était la personne la plus sage et la plus forte qui s'en chargeait. Dans la gouvernance moderne, avec l'essor de l'État moderne, Novak suggère que cette autorité a été supplantée par l'État bureaucratique. Et plutôt qu'un individu unique qui serait responsable, ce sont des organisations bureaucratiques qui n'ont aucune responsabilité. Il affirme que le bien commun est en réalité une excuse pour un contrôle total de l'État et un totalitarisme.

Quatrièmement, l'agenda progressiste. Novak soutient que l'agenda progressiste s'est développé lorsque l'Europe a commencé à passer d'une société agraire à des villes commerciales surpeuplées au début de l'ère industrielle.

Bien que ces usines ne soient pas les premières, elles marquèrent le début d'une migration massive vers les villes et de la révolution industrielle dans les centres industriels. En substance, le programme progressiste était une réaction à ce qui s'était produit lors de la transition culturelle, qui avait séparé les travailleurs de leurs fermes. Ils ne cultivaient plus leur propre nourriture.

Ils travaillaient à l'usine pour gagner de l'argent afin d'acheter de la nourriture. Les agriculteurs et les ouvriers travaillaient de l'aube au coucher du soleil et trouvaient des différences dans leurs conditions de travail et de vie. Dans la société agraire, l'agriculteur normal avait une maison et de quoi manger.

Bien qu'ils ne soient pas riches, ils n'étaient pas pauvres. En raison de la nature de la société européenne, ils vivaient sur la terre qu'ils cultivaient ou à proximité. En ville, les conditions étaient différentes.

Ils dépendaient entièrement de leur salaire. Bien qu'ils vivaient à proximité de leur lieu de travail, les conditions de vie étaient beaucoup plus surpeuplées et insalubres. L'idée du programme progressiste était de corriger certains des torts causés par les efforts des êtres humains déçus pour s'adapter à de nouvelles conditions.

Cinquièmement, la compassion. La compassion semble être devenue le mot d'ordre de tout ce qui est fait soi-disant pour aider les pauvres. Cela inclut presque toutes les révolutions modernes.

Novak affirme, je cite, que plus de péchés ont été commis au nom de la compassion au cours des 150 dernières années par les nazis, par les communistes et par les despotes africains et asiatiques qui justifient leurs régimes par le socialisme que par toute autre force dans l'histoire. Fin de citation. Le concept le plus courant de ces péchés semble être celui de la répartition.

Novak utilise une définition du dictionnaire de la répartition des avantages et des inconvénients dans la société. C'est en substance la signification que l'on trouve sur les ressources Web populaires, notamment la ressource Web Wikipédia. C'est avec cette définition qu'il commence son article sur la justice sociale.

La justice sociale est la justice en termes de répartition des richesses, des opportunités et des privilèges au sein d'une société. J'ai constaté que cette définition est similaire à celle que l'on trouve ailleurs. En effectuant diverses recherches sur Internet auprès d'organisations qui militent en faveur de la justice sociale, j'ai trouvé une définition comme celle-ci.

En 2015, l'Association nationale des travailleurs sociaux a déclaré que chacun mérite l'égalité des droits et des opportunités économiques, politiques et sociaux. Le Bureau de la justice sociale et des droits de l'homme, dirigé par Matthew Robinson à l'Université d'État des Appalaches, exprime une opinion similaire. Il affirme que le droit à un traitement équitable et au soutien de leurs droits humains et à une répartition équitable des ressources communautaires est essentiel.

Il s'agit d'une discussion plus approfondie qui précède cette brève définition. Comme beaucoup d'autres définitions que j'ai entendues ou vues, généralement supposées, ces trois définitions se concentrent sur ce que l'on peut appeler les droits et les opportunités. Ma réaction immédiate à cette idée est une affirmation.

Après tout, l'un des principes fondateurs des États-Unis, tel qu'il est exprimé dans la Déclaration d'indépendance, est que chaque individu a, je cite, certains droits inaliénables qui incluent la vie, la liberté et la poursuite du bonheur, fin de citation. Cependant, une réflexion plus approfondie a soulevé plusieurs questions. Tout d'abord, qu'est-ce qui constitue un droit ? Plus fondamentalement, nous pourrions nous demander, qui ou quelle est l'autorité qui définit ces droits comme tels ? Thomas Jefferson affirme que ces droits ont été accordés par notre Créateur.

Jefferson, comme la plupart des pères fondateurs, a exprimé une perspective judéo-chrétienne, qui découlait en fait directement du même texte de l'Ancien Testament que nous allons examiner dans cette étude. En tant que tel, les chrétiens contemporains ne devraient pas avoir de problème avec cela, car nous convenons que nos droits sont inhérents au monde que Dieu a créé. Cependant, pour un non-chrétien, en particulier quelqu'un qui se dit agnostique ou athée, cela pose un problème.

Si la vie n'est qu'un produit du temps et du hasard, et si le fondement de la vie est la survie du plus fort, alors l'idée que tout le monde a les mêmes droits contredit leur prémisses de base selon laquelle tout le monde est en compétition avec tout le monde pour survivre. Dans un cadre évolutionniste, il n'y a pas de droits.

Troisièmement, qu'en est-il lorsque nos droits entrent en conflit ? Si nous partons du principe que nous avons des droits, que nous en reconnaissons ou non la source, alors une autre question est : que se passe-t-il lorsque mes droits entrent en conflit avec ceux de quelqu'un d'autre ? Par exemple, John Locke a développé le concept de répartition équitable de Robinson, que nous avons brièvement examiné dans l'État des Appalaches, et Locke limite les droits de chacun à ce qu'il appelle la part équitable.

Il illustre ce concept par une analogie avec la cueillette de glands et soutient que la juste part de chacun se limite à ce qu'il peut raisonnablement utiliser, citation, avant que cela ne se gâte. Tout ce qui dépasse cela est plus que sa part, fin de citation. Si je comprends bien Locke, si nous avons tellement de choses que cela se gâte parce que nous ne pouvons pas les utiliser, alors nous n'avons vraiment pas le droit de les posséder.

Mais sur la base de cette description, la proposition de Locke sur la juste part des glands ne s'applique en réalité qu'aux biens qui se gâtent. Il dit, ou il n'explique pas comment il détermine la juste part des biens non périssables. De plus, même pour les biens périssables comme les glands, cela ne fonctionne que si l'arbre se trouve dans la forêt, à laquelle tout le monde a accès.

Autrement dit, ce sont des ressources communautaires. Et si ce chêne se trouvait dans mon jardin ? S'il produisait tellement de glands que je ne pouvais pas les utiliser avant qu'ils ne pourrissent, aurais-je perdu le droit d'utiliser mon arbre ? N'aurais-je plus droit à la vie privée ou à la propriété ? Et si ce chêne grandissait au point que ses branches pendent au-dessus du jardin de mon voisin, ombrageant son jardin et empêchant ses tomates de pousser ? Pour compliquer encore les choses, qu'en est-il des glands de mon chêne qui tombent dans son jardin ? Bien qu'il y ait un certain nombre de questions dont nous pourrions discuter ou même débattre, je dirais qu'il est clair que mes droits ne sont pas absolus au détriment de ceux d'autrui.

La quatrième question est : qu'est-ce que l'opportunité ? Je trouve intéressant que tant de définitions de la justice sociale utilisent le terme opportunité. Que signifie dire que tous devraient avoir les mêmes chances ? De plus, comment pouvons-nous éliminer les obstacles à l'égalité ? En général, nous considérons l'égalité comme un concept proactif destiné à éliminer les obstacles qui empêchent quelqu'un d'exercer une activité ou de suivre une direction donnée. Mais qu'est-ce que cela signifie ? En général, on considère que cela signifie qu'il ne devrait pas y avoir de barrières arbitraires ou artificielles, telles que la race, le sexe ou les convictions personnelles, lorsque l'individu remplit par ailleurs toutes les conditions requises. Il existe cependant parfois une fine frontière entre une barrière artificielle et une barrière réelle, et il semble qu'aujourd'hui il y ait beaucoup de confusion à propos de cette différence.

De nombreux aspects de la vie ne constituent pas des obstacles en soi, mais ils ont une influence sur nos opportunités. Cela commence par qui sont nos parents et comment ils nous ont élevés. Cela inclut nos frères et sœurs, combien nous avons, où nous vivons, où nous allons à l'école, quelles sont les capacités que Dieu nous a données, quelles sont nos forces et nos faiblesses, et ce que nous aimons et n'aimons pas.

Nous serons tous confrontés à des situations où nous n'aurons pas la possibilité que nous désirerions à cause d'une multitude de limitations. À titre d'illustration, dans Matthieu 19:12, Jésus mentionne une variété d'eunuques, des individus qui n'auront jamais d'enfants. Jésus a déclaré : « Il y a des eunuques qui sont nés ainsi dès le sein de leur mère, et il y a des eunuques qui ont été faits eunuques par les hommes, et il y a aussi des eunuques qui se sont faits eux-mêmes eunuques à cause du royaume de Dieu. »

Bien que son argument soit que certaines personnes choisissent volontairement de ne pas avoir d'enfants pour le royaume de Dieu, il y en aura d'autres qui n'auront pas la possibilité d'avoir des enfants parce qu'ils sont nés stériles. D'autres n'auront pas la possibilité d'avoir des enfants parce qu'ils ont été castrés. Comment gérons-nous les accidents ? Au-delà des limites, tout au long de notre vie, il existe une grande variété d'accidents qui éliminent des opportunités.

D'innombrables personnes ont connu des revers à cause d'accidents. Comme le dit Ecclésiaste : « La course n'est pas aux agiles, ni la bataille aux guerriers, ni le pain aux sages, ni la richesse aux intelligents, ni la faveur aux hommes capables, car le temps et le hasard les rattrapent tous. » Ecclésiaste 9 : 11. Même si nous avons des opportunités et que nous les saisissons, un autre facteur qui est négligé est la question de l'échec.

Ce n'est pas parce que je sais saisir une opportunité que je réussis. Aux États-Unis, la création d'une nouvelle entreprise est une opportunité ouverte à tous. Selon la Small Business Association, environ 30 % des nouvelles entreprises échouent au cours de la première année et environ la moitié au cours des cinq premières années.

Les raisons sont diverses. Si dans certains cas, il s'agit d'accidents, la plupart du temps, ces problèmes semblent relever de la préparation et des ressources. Soit le nouveau propriétaire n'a pas fait les préparatifs nécessaires pour s'assurer qu'il dispose effectivement d'un marché viable pour son produit, soit l'entrepreneur n'a pas développé les ressources financières suffisantes pour faire face aux coûts de création et pour surmonter le démarrage généralement lent d'une nouvelle entreprise jusqu'à ce qu'elle puisse se suffire à elle-même.

Un constat similaire peut être fait en ce qui concerne l'enseignement supérieur, c'est-à-dire l'université. Ici, le taux d'échec est pratiquement le même que celui des

entreprises. Plus précisément, selon le ministère américain de l'Éducation, près de la moitié des étudiants qui commencent leurs études supérieures n'obtiennent pas leur diplôme au bout de six ans.

Il existe plusieurs raisons à cela, mais elles relèvent généralement de grandes catégories de préparation ou de ressources. D'un côté, un étudiant peut ne pas être préparé au travail universitaire, et il existe de nombreuses raisons pour lesquelles cela peut être le cas. D'un autre côté, il peut manquer de ressources et, dans certains cas, de besoins financiers, ce qui peut constituer un problème de préparation.

Mais le plus souvent, c'est un manque de volonté ou de motivation, pour être honnête, une question de capacité. De nombreuses choses peuvent conduire à l'échec. L'une d'entre elles, qui n'est pas suffisamment prise en compte, est que l'échec peut être le résultat d'erreurs, souvent dans des questions de moralité.

Même si ces questions n'ont pas d'impact direct sur le travail, elles ont un impact sur le caractère. En préparant cette conférence, j'ai lu l'histoire d'un shérif qui a perdu son emploi parce qu'il avait fait des avances à une prostituée. Même si notre culture est déficiente, les questions morales ont toujours leur importance.

Les jeunes hommes et femmes de Catlin ont été définitivement écartés de la voie du succès ou sont même morts à cause de l'expérimentation de drogues, d'alcool, de relations sexuelles illicites ou d'une grande variété de mauvaises conduites. En fin de compte, ces définitions de la justice sociale et bien d'autres qui leur sont similaires semblent présenter ce que j'appelle un concept tronqué de la justice sociale. La première définition est celle de la juste part. Nous ne définissons pas la juste part, alors comment savons-nous que nous l'avons ? Les théoriciens semblent soutenir la priorité du concept de juste part, mais il existe de nombreuses différences quant à ce que constitue une juste part.

En réalité, ce terme est presque toujours utilisé en conjonction avec les droits. Il s'agit des avantages que je reçois en faisant partie de la société. Il y a beaucoup à dire sur ce sujet, et c'est un sujet auquel je me suis régulièrement confrontée depuis que j'ai commencé à m'intéresser à ce sujet, non seulement en termes de théorie et d'application culturelle, mais aussi dans ma propre vie.

Quelle est ma juste part ? Sur quelle base peut-on faire une comparaison ? Il n'existe pas vraiment de bonne définition et personne ne s'accorde sur ce que devrait être ma juste part. Et même si l'idée d'égalité semble de plus en plus répandue, elle semble en grande partie provenir, franchement, de la jalousie et de la cupidité. Ceux qui ne le font pas en veulent à ceux qui le font.

Et ceux qui le font, s'indignent de ce qu'ils perçoivent comme une tentative de leur enlever ce qu'ils ont. De plus, la définition est ambiguë. Cela nous ramène à notre définition.

Comment abordons-nous habituellement les biens physiques ? La distribution est quelque peu ambiguë car elle peut être utilisée de manière passive ou active et elle confond souvent besoins et désirs. Une définition ou une utilisation passive de la distribution peut suggérer une dispersion aléatoire. Un exemple pourrait être la configuration des plombs dans un coup de fusil de chasse.

Dans le cas de la justice sociale, cela se traduirait par une dispersion des avantages ou des désavantages, où ce que l'on possède est simplement une question de hasard. Il s'agit essentiellement d'éléments sur lesquels on n'a aucun contrôle. On pourrait penser ici aux capacités ou aux handicaps que l'on a reçus ou avec lesquels on est né, ou à la situation dans laquelle on est né.

L'utilisation de la distribution active suggère que les avantages ou les désavantages dont une personne bénéficie tout au long de sa vie peuvent ou non être le résultat de sa situation de naissance. Il peut s'agir d'une force directe exercée par des forces sociales, qu'elle soit intentionnelle ou accidentelle. La littérature sur la justice sociale utilise généralement ce terme dans ce dernier sens et tente de modifier les forces sociales pour corriger les inégalités.

Selon Novak, la plupart des gens considèrent la distribution comme un processus par lequel une société ou une culture distribue des biens et des services, ce qui implique qu'une force extra-humaine ou une main visible fait le travail. Autrement dit, il existe des agents humains très puissants, généralement l'État. Bien que les avantages et les inconvénients soient des facteurs, le débat moderne s'est généralement concentré sur les inconvénients, et une grande partie des efforts de justice sociale semble généralement être une tentative de contrecarrer intentionnellement cette dispersion antérieure et de corriger artificiellement les inconvénients.

Cependant, plus récemment, on a assisté à une tentative manifeste d'utiliser la force sociale pour éradiquer les avantages, quelle qu'en soit l'origine. Une autre raison pour laquelle cette disposition est tronquée est qu'elle ne traite que de ce que je devrais obtenir. Elle laisse de côté, je pense, ce que je devrais donner.

Il existe une autre façon de tronquer la justice moderne. C'est la base des problèmes de répartition. Dans l'introduction de leur manuel sur la justice sociale, Matthew Clayton et Andrew Williams donnent une définition plus large qui intègre à la fois les avantages et les inconvénients.

On dit que les questions de justice sociale au sens le plus large se posent lorsque des décisions affectent la répartition des avantages et des charges entre différents

individus ou groupes, et j'ai ajouté les italiques. En tant que telle, la véritable justice sociale comprend non seulement la richesse, les opportunités et les privilèges, mais aussi la production de richesse, les dangers impliqués et les responsabilités au sein d'une société. Une autre façon de formuler cela serait de dire que le concept fondamental de justice sociale découle de deux questions qui devraient être posées, devraient être posées régulièrement et devraient être posées avec insistance par chaque individu.

Premièrement, est-ce que je reçois ma juste part ? C'est là l'avantage.

Deuxièmement, et plus important encore, est-ce que je porte ma juste part, mes fardeaux ? Trop souvent, la deuxième question est complètement négligée, même si elle a toujours été une qualité essentielle pour comprendre la justice en général. En fait, ces deux questions semblent avoir été posées en tandem tout au long de l'histoire jusqu'aux deux derniers siècles, dans le sens où la juste part de chacun pouvait varier en fonction de la charge que l'on portait et vice versa.

Pour reprendre les mots de Jésus, on demandera beaucoup à qui l'on a beaucoup donné. C'est ce que dit Luc 12:48. Plus tard, l'histoire a utilisé l'expression française "noblesse oblige".

Karl Marx lui-même semble avoir soutenu cette opinion à un moment donné lorsqu'il a développé le communisme. Sa phrase classique dans le livre, l'ouvrage et la critique du programme de Gotha est, comme il le demande, de poser la question de ce qu'est une répartition équitable et de conclure ainsi : à chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins. Sa réponse lie le partage équitable à la question de l'égalité du travail et à la question de savoir quelle est la juste charge de chacun.

De plus, quand je commence à demander à ma femme quelle est ma juste part, je confonds besoins et désirs. Nous plaisantons à ce sujet, notamment lorsque je dis par exemple : « J'ai besoin d'une part de tarte ». Elle me regarde et me dit : « J'ai besoin ? » Est-ce que j'ai dû préciser ? » Marx développe son concept en affirmant que cet idéal ne serait présent que lorsque ce qu'il appelle la phase supérieure de la société communiste serait atteinte, lorsque tout le monde ne serait qu'un travailleur, comme tout le monde.

Bien que l'on ne sache pas exactement ce qu'il veut dire, il semble suggérer que les managers ne travaillent pas. En attendant, l'idée de parts égales et de propriété collective a été présentée comme la norme, ce qui ignore le côté capacité, à mon avis, de l'équation. Encore une fois, une vision tronquée.

Dans ce cas, il s'agit de la vision dite progressiste. On part du principe que si nous n'avons plus de propriété privée, nous éliminons la cupidité, qui est considérée comme la source de l'oppression de tant de masses. Mais cette vision repose sur une vision très naïve de la nature humaine.

Que l'on adopte une vision biblique ou évolutionniste, c'est naïf. La vision biblique est que les êtres humains sont déchus et ont une nature égocentrique qui est en conflit avec Dieu et nos semblables. La vision évolutionniste est que les êtres humains se battent pour être les plus forts et ainsi survivre, et ce faisant, ils expriment une nature égocentrique qui est en conflit avec nos semblables et qui n'a pas de place pour Dieu.

L'avidité n'est donc qu'une manifestation flagrante de notre égocentrisme humain. L'avidité n'est pas seulement présente chez les riches. Nous en sommes tous dotés.

Et sa présence devient évidente dès que nous commençons à prononcer le mot « mien ». Alors que Marx et ses disciples défendent la propriété commune, c'est-à-dire que personne ne possède rien, la réalité est malheureusement la suivante : si tout le monde possède quelque chose, personne ne le possède. Autrement dit, personne n'en prend soin.

En fait, la propriété collective et la perte de la propriété privée entraînent en réalité la perte du partage équitable, car elles suppriment la motivation de travailler au mieux de ses capacités, et par conséquent, tout le monde en souffre. C'est la leçon apprise à la dure par nos ancêtres puritains, les premiers colons en Amérique. Lorsque la plantation de Plymouth fut colonisée pour la première fois, elle déperit sous l'aspect du cours et des conditions communs.

Comme le décrit William Bradford, le gouverneur, dans son ouvrage sur la Fondation de Plymouth, ils pensaient, je cite, que la suppression des biens et l'intégration de la communauté dans un Commonwealth les rendraient heureux et prospères, comme s'ils étaient plus sages que Dieu, fin de citation. Au lieu de cela, ils ont succombé à la faim. Lorsqu'ils ont abandonné cette structure et donné à chaque famille sa propre parcelle de terre, la colonie, je cite, a connu un bon succès, car elle a rendu tout le monde très travailleur, fin de citation.

Ces dures leçons ont joué un rôle important dans la fondation de notre pays, comme le souligne David Barton dans son livre *The American Story, The Beginnings*. Contrairement à Marx, John Locke soutient que la propriété privée en tant que produit du travail devrait être un produit du travail. Comme Marx, Locke reconnaît le problème de la cupidité mais propose une solution différente.

Il propose des limites. Il soutient que ma part se limite à ce que je peux raisonnablement utiliser avant que cela ne se gâte. Tout ce qui se trouve au-delà de cela est plus que ma part.

Cela semble bien, mais cela soulève deux questions. La première est la suivante : que faire des excédents ? Lorsque le travail produit plus que ce que l'on peut utiliser, que

faire ? En utilisant l'analogie de la cueillette de glands, Locke affirme que les surplus seraient laissés à d'autres. Comme nous l'avons déjà mentionné, cette analogie ne fonctionne que pour les arbres qui poussent dans les bois ou dans des sources similaires, de sorte qu'elle ne se traduit pas facilement dans des systèmes économiques complexes où le travail produit de multiples biens.

De plus, lorsqu'on ramasse des glands, on peut arrêter de les récolter quand on en a assez. Le reste reste sous l'arbre où d'autres peuvent les ramasser librement, ou les écureuils les ramassent, ou ils poussent pour former un nouveau chêne, ou ils pourrissent tout simplement. Dans un système économique complexe, on ne peut pas facilement abandonner son travail.

Locke oublie deux autres facteurs dans son illustration. Premièrement, il ne tient pas compte de la conservation pour assurer à long terme... voyons, où en sommes-nous... des excédents, un approvisionnement à long terme de produits saisonniers. Le deuxième facteur est que la personne qui ramasse des glands ne les produit pas réellement.

Les arbres poussent naturellement sur le chêne et, comme le dit le poète, seul Dieu peut créer un arbre. En extrapolant cela, Dieu est celui qui donne les sources et, si nous entrons dans le concept de justice sociale de l'Ancien Testament, ce serait la première prémisse. Premièrement, Dieu est le seul Créateur.

Tout ce que nous avons a été créé par Lui. La perspective biblique est que nous sommes les intendants ou les gestionnaires de ce qu'Il a créé. Lorsque nous examinons Genèse 1 à 3, nous voyons deux faits essentiels qui sous-tendent cette discussion.

Dans Genèse 1:28 à 30, Dieu déclare que l'humanité nouvellement créée, qui selon Genèse 2 se compose de deux individus seulement, un mâle et une femelle, doit se multiplier et remplir la terre avec des administrateurs. Ensemble, ils doivent soumettre le globe entier. Le mot hébreu ici pourrait être interprété comme suggérant que l'humanité doit placer le monde sous sa direction.

Le deuxième fait est que Genèse 2:28 indique que ce couple originel fut placé dans un jardin que Dieu avait planté. Ce jardin devait être un lieu géographique très limité, qui se différenciait en quelque sorte du reste du monde créé. Étant donné les limites de deux personnes, deux personnes qui se déplaçaient à pied, je dirais qu'il était probablement très petit par rapport au monde.

En substance, les humains, Adam et Ève, et leurs descendants devaient devenir cocréateurs en transformant le monde très bon que Dieu a créé en un jardin mondial. Ainsi, les gestionnaires de certains biens, puis pour Israël, après la chute, les instructions de Dieu pour la nation au Sinaï faisaient en quelque sorte écho à ce

processus. La nation d'Israël devait entrer dans le pays que Dieu lui avait donné et devenir un royaume de prêtres, des médiateurs entre les autres nations et Dieu.

Ce faisant, ils devaient être les intendants ou les gestionnaires de la terre que Dieu leur avait donnée. L'Ancien Testament insiste sur le fait que les Israélites n'étaient pas propriétaires de la terre. La terre qu'ils cultivaient, qu'ils possédaient, ne leur appartenait pas.

Comme nous l'avons vu dans la première partie de cette série, chaque famille élargie avait une partie de la terre qu'elle devait gérer et c'est seulement dans ce sens qu'elle la possédait. C'est dans ce contexte que, lorsque nous étudions la Torah, nous voyons des lignes directrices pour que les gens vivent ensemble afin que chacun puisse profiter pleinement de la vie. En substance, nous parlons de justice sociale à la fois au niveau des entreprises et des particuliers, et l'objectif est de prévenir l'injustice sociale.

Autrement dit, il donne des directives destinées à empêcher le développement de l'injustice sociale, en gardant à l'esprit que chaque individu qui entre sur le terrain recevra une terre cultivable. Autrement dit, ils pourront s'installer et commencer immédiatement à cultiver. Apparemment, la quantité de terre que chaque famille recevra sera suffisante pour subvenir à ses besoins.

Mais il fallait aussi que la famille élargie y mette du sien, ni trop ni trop peu. La Torah, en particulier dans le livre du Lévitique, fournit des principes de vie en communauté qui, s'ils étaient suivis, pourraient, sinon être éliminés, du moins atténuer l'injustice sociale. De plus, le texte fournit des exemples de la manière dont ces principes devraient être mis en pratique.

Mais la Torah a également prévu des mesures correctives importantes destinées à corriger les injustices liées spécifiquement au système social et économique de l'époque. Il est important de reconnaître que la manière dont la Torah présente son principe met l'accent sur la question « Est-ce que je respecte ma juste charge ? » Cela se manifeste de plusieurs manières.

Tout d'abord, l'Ancien Testament est très clair : les individus au sein de la nation d'Israël, et même l'humanité entière, dirions-nous, n'étaient pas égaux. Que ce soit en termes de statut socio-économique ou de statut familial dans lequel on est né, ou en termes de capacités naturelles. Pour reprendre la terminologie de Rawls, il s'agit là d'aspects de la loterie sociale, de mon statut familial, ou de la loterie naturelle, de mes capacités naturelles.

Mais au lieu de considérer ces différences comme aléatoires, comme un concept de loterie, l'Ancien Testament les rattache à un Dieu souverain et omnipotent, en faisant référence à des passages comme le Psaume 139 et Isaïe 44. Ainsi, plutôt que

d'établir des lignes directrices destinées à compenser les différences de position ou de capacité, la norme de l'Ancien Testament semble être que là où il y aurait des attentes différentes, la charge qu'elles imposent aux individus est basée sur ces divers facteurs. En substance, on s'attendait à ce que l'individu ait une capacité ou une position spécifique pour le bien de la communauté.

L'office de prêtre est un bon exemple. Dans la nation d'Israël, tout le monde ne pouvait pas être prêtre. En fait, cet office était limité à la tribu de Lévi, en raison de son statut familial, à qui était confiée la responsabilité de prendre soin du tabernacle et de tout son équipement.

Nombres 1 et Nombres 8 le précisent. Mais tous les Lévites ne pouvaient pas être prêtres, ces individus qui avaient des responsabilités spécifiques pour les sacrifices. Bien que cela ne soit pas absolument clair, Exode 28 et Lévitique 8 semblent indiquer que le sacerdoce réel était limité aux descendants mâles d'Aaron. Malheureusement, Coré, un Lévite des Kehathites, qui était responsable de l'entretien du tabernacle, une position très importante, n'était pas satisfait de son rôle et exigea de faire partie du sacerdoce.

À cause de sa rébellion, lui et ceux qui le soutenaient moururent quand la terre les engloutit vivants. Il faut aussi noter que les prêtres avaient des normes de vie plus élevées et des charges plus lourdes. Par exemple, les prêtres ne pouvaient pas épouser des femmes divorcées ou veuves.

De plus, les prêtres étaient censés travailler le jour du sabbat plutôt que de le considérer comme un jour de repos. Dans ce contexte, les paroles de Jésus, « chacun selon ses capacités », prononcées dans le cas de la parabole des talents, n'auraient pas semblé étranges aux auditeurs juifs. D'un point de vue biblique, l'évaluation appropriée des capacités semblerait être basée sur Dieu.

Autrement dit, quelles que soient les capacités que j'ai, Dieu m'a donné, et il s'attendait à ce que je les utilise dans la culture où j'étais placé pour lui rendre gloire. C'est une chose qui est extrêmement impopulaire aujourd'hui, où l'on suppose que si je le souhaite, je peux ignorer même les propriétés physiques de base déterminées par mon ADN à la conception. Une deuxième observation est que dans l'Ancien Testament, le succès et l'échec étaient considérés à la fois dans un sens collectif et individuel.

Les succès collectifs et individuels dépendaient de deux éléments. Premièrement, il fallait entretenir une relation de confiance avec Dieu et utiliser à bon escient ce que Dieu avait donné à l'individu. 1 Samuel compare les deux premiers rois d'Israël, Saül et David, individuellement à cet égard.

Saül est considéré comme un homme qui ne comprenait pas vraiment qui était Dieu et qui, par conséquent, n'a pas utilisé la capacité que Dieu lui avait donnée. L'un de ses premiers échecs fut sa confrontation avec Goliath. En tant que roi, on aurait attendu de lui qu'il représente la nation dans ce type de conflit.

Au contraire, il a tergiversé et a laissé le jeune David prendre sa place. En fin de compte, Saül a échoué et s'est suicidé sur le champ de bataille. En revanche, David est considéré comme un homme selon le cœur de Dieu et, malgré de graves erreurs, comme le plus grand roi qu'Israël ait jamais eu.

En ce qui concerne l'ensemble de la nation, la perspective de l'Ancien Testament semble être que si tous les membres de la nation font confiance à Dieu, ont une foi collective et font leur travail et leur travail collectif, Dieu bénira la nation collectivement et chaque individu partagera cette bénédiction collective. Je trouve que cela va à l'encontre de l'idée de Dworkin selon laquelle la chance est un élément clé qui détermine les résultats. Lorsque nous examinons ces questions, nous devons nous rappeler que l'Ancien Testament reflète également un monde déchu, dans lequel des êtres humains imparfaits et pécheurs luttent et rencontrent des problèmes qui ne s'expliquent pas facilement par la vision simpliste du péché.

Autrement dit, tout échec n'est pas considéré comme le résultat direct d'une erreur de la part de l'individu. Nous avons déjà noté que le livre de Job le souligne très clairement, car Job, un homme juste selon les avertissements de tous, a dû faire face à une perte incommensurable. Aujourd'hui, nous sommes confrontés à des problèmes similaires.

Les bâtiments s'effondrent, les tempêtes font des ravages, les outils se cassent, les animaux meurent, les gens tombent malades ou se blessent, et tout cela semble se produire aux moments les plus inopportuns. Le résultat net est que les gens ne prospèrent pas en fonction de leurs capacités et de leurs efforts, mais comme le note Ecclésiaste, le temps et le hasard les rattrapent tous. Pour cette raison, le concept de justice sociale de l'Ancien Testament, bien qu'il parte du principe que chaque individu doit assumer sa juste part de responsabilité et qu'il mette donc l'accent sur la justice prescriptive, reconnaît que des événements surviennent et que chaque individu n'obtient pas ce qu'il pourrait attendre de son travail.

La vie n'est pas juste est une bonne description de ce problème. C'est pourquoi la Torah établit ce que l'on pourrait appeler un filet de sécurité, conçu pour attraper les individus qui rencontrent des tragédies inattendues dans la vie afin de leur permettre de se remettre sur pied. En raison de la structure de la société, nous appelons ces personnes des marginaux sociaux.

Un certain nombre de ces filets et lignes de sécurité sont étroitement liés aux stipulations spécifiques de la Torah, mais nous les aborderons dans la quatrième

partie.

C'est le Dr Michael Harbin qui nous enseigne la justice sociale pour les marginaux sociaux dans l'ancien Israël. C'est la troisième partie : Qu'est-ce que la justice sociale ?